

Dans l'annonce de cette matinée de travail, j'ai proposé de soulever trois types de question, comment notre société a-t-elle pu sécréter des barbares ? Comment expliquer l'immense mouvement de solidarité nationale du 11 janvier ? Et enfin à quoi vient répondre ce slogan « Je suis Charlie » ?

Lionel a abordé ce troisième point.

Je vais revenir sur les deux premiers.

Lors de notre matinée inaugurale j'avais introduit notre thématique : « Le secret et le sacré sous le regard du psychanalyste » à partir du texte de Valéry. La « Préface aux Lettres Persanes » de Montesquieu.

Valéry, je vous le rappelle, y affirmait que « une société s'élève de la brutalité jusqu'à l'ordre. Comme la barbarie est l'ère du fait écrit-il, il est donc nécessaire que l'ère de l'ordre soit l'empire des fictions... »

J'avais bien précisé que je n'avais retenu qu'une partie de ce texte, le retenir en totalité nous aurait, avais-je dit, emmené trop loin. L'actualité tragique de ces derniers jours ne nous permet plus de nous en dispenser. Je cite Valéry p. 511 G, H et I. Je vais mettre ce texte en écho avec celui d'un auteur Pierre Legendre qui est professeur de droit et psychanalyste. Je vous lis sa présentation de « la fabrique de l'homme occidental »

Qu'est-ce qui relie ces deux textes et quel intérêt pour ce qui nous occupe ?

La stupéfiante progression des découvertes scientifiques et les progrès technologiques qu'elle a engendrés ont peu à peu déplacé le questionnement sur la vérité vers une recherche de la précision et de l'exactitude. L'ordre basé sur l'empire des fictions a été, à bas bruit, remplacé par l'ordre basé sur l'emprise de la science et de la technique. Loin de moi l'idée qu'il faudrait freiner les progrès de la science ! Mais l'essence de la démarche scientifique est de répondre au « comment ? », la recherche de la vérité est, elle, articulée au « pourquoi ? ». Insidieusement, à mon sens, en répondant au comment grâce à la science, nos sociétés occidentales ont évacué la dimension du pourquoi consubstantielle au parlêtre et à la recherche de sens qui le caractérise. En s'affinant de plus en plus, les réponses au comment ont rendu anachronique la question du pourquoi. Peu à peu, la dimension du secret, de l'intime, est devenue caduque dans un monde réglée par une précision de mécanisme d'horlogerie, par le règne de l'exactitude du signe. Peu à peu la dimension du sacré au sens où, nous l'avons vu, elle renvoie à l'empire des fictions, à ce qui n'a pas d'efficacité, de rentabilité, cette dimension a été progressivement évacuée de nos sociétés occidentales.

La société a substitué à la dimension symbolique de la Loi la dimension imaginaire de la norme articulée au leurre d'une définition de l'Homme uniquement à partir des signes qu'on peut en recueillir par des instruments ou des méthodes de mesure !

Cela a deux conséquences essentielles. D'une part, une sensation de puissance sur son devenir tout à fait nouvelle dans l'histoire de l'humanité, d'autre part, la vacillation néantisante du sens de chacune de nos pauvres vies.

Je situerai l'avènement de l'intégrisme au croisement de ces deux conséquences.

On peut en effet penser que, dès le moment où la notion d'impossible ne relèverait que de l'insuffisance d'un individu qui serait "inadapté" aux valeurs que la société lui propose, dès ce moment l'illusion, d'être « Maître de soi comme de l'Univers » peut jouer à plein rendement.

Sauf que c'est bien cette dimension leurrante qui, tôt ou tard, montre sa vanité et laisse alors un sujet dans un désert de sens. Perdu totalement dans une société qui a exclu la dimension métaphorique de la parole et du langage, enchaîné au déterminisme des signes, mais bien décidé à ne rien lâcher de ses illusions de maîtrise, le sujet va s'abandonner à une Vérité révélée, aux certitudes intangibles que lui propose l'intégrisme religieux.

C'est un retour du sacré mais un sacré qui n'est pas articulé au réel comme impossible, un sacré qui assure ses sujets d'une Présence réelle, un sujet non soumis à la castration. C'est un Dieu qui fait signe mais qui exclut tout questionnement sur le sens, qui subsume le pourquoi dans le comment.

Dès lors la puissance des images et des mots qui, selon les mots de Valéry, permettent la subsistance de ce qu'il appelle l'empire des fictions ou autrement dit, à mon sens, l'ordre symbolique, cette puissance doit être anéantie.

Pour l'intégriste, la Foi colle à la Loi. L'image qui vient se positionner entre la foi et la loi doit être détruite, les mots qui questionnent le sens, qui sont les témoins d'une pensée deviennent insupportables.

Tout ce qui viendrait à entamer une complétude assurée par la religion, est à détruire. La présence des choses absentes, le manque-à-être que la parole institue dans le champ du langage sont forclos.

Le processus de déshumanisation est en marche dès lors que le manque-à-être consubstantiel au sujet du désir inconscient est nié. Plus de manque-à-être, plus de limite aux moyens à mettre en œuvre afin d'accompagner la présence réelle. Pierre Legendre nous avait averti : « Partout on le constate au cours de notre Histoire ensanglantée, quand les humains ne supportent plus la parole, réapparaît le massacre. » Nous y sommes.

Bien sûr ces quelques propos n'ont en rien la prétention d'épuiser la question de la genèse du terrorisme intégriste en France, de très nombreux facteurs sont aussi en cause que nous évoquerons sûrement dans le débat.

J'évoquerai très rapidement un élément troublant, c'est le rôle joué dans ses attentats par les membres d'une même famille et plus précisément des frères. Rappelons aussi qu'en Egypte existe le parti des Frères musulmans.

Cette notion de fraternité doit être interrogée à partir du texte fondateur de Freud, Totem et Tabou, et en s'appuyant sur la place de la métaphore du signifiant du nom-du-père. Nous sommes bien tous frères, mais de quel père ? Le rapport au père chez les frères intégristes est dans une filiation à un père présent réellement et non pas dans une filiation articulée à la métaphore du signifiant du nom-du-père, le vrai père de la métaphore du signifiant du nom-du-père, c'est le père mort, le père dans le charisme de son absence. C'est pourquoi je propose que l'année prochaine nous travaillions autour du thème : « De quoi la fraternité est-elle le nom ? »

Nous y reviendrons bien sûr.

Le deuxième point que je voudrais rapidement aborder et celui de l'immense et enthousiasmante manifestation du 11 janvier dernier.

On connaît tous la phrase faussement attribuée à Voltaire « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire » qui est en fait dûe à une de ses biographes Evelyn Beatrice Hall. Cette affirmation vient quand même délimiter une frontière respectueuse entre le domaine de la croyance et celui de l'incroyance. Elle permet d'accéder sous le sceau de la castration soit à une sacralité articulée à une foi en un Être Suprême, soit à une sacralité profane. C'est l'épreuve de la castration symbolique qui en reconnaissant qu'il y a de l'autre permet qu'il y ait de l'Un.

Cette phrase vient définir ce que l'on pourrait appeler la méthode au sens étymologique de ce mot de "chemin vers", la méthode singulière qui va accompagner la quête désirante entre le possible et l'impossible. Elle permet qu'advienne un nouveau sujet croyant ou incroyant.

Chacun de nous est à la fois sujet social et sujet de sa propre méthode. Je crois que la manifestation du 11 janvier vient signifier que chaque Un que nous sommes nous nous reconnaissons dans ce *socius*.

Nous prélevons dans cette liberté effrontée, insolente, provocatrice, véhiculée par les victimes des barbares que notre société a produit, nous prélevons un trait auquel chaque membre du *socius* peut s'identifier. Chaque Un ainsi constitué pourra avec sa méthode singulière construire sa propre dynamique désirante. C'est à partir de ce trait unaire, témoin du passage du moi-idéal à l'idéal-du-moi, que chaque Un peut s'engager dans la voie du désir.

Disons le autrement : Cette foule immense qui s'est rassemblée le 11 janvier c'est une somme de Moi, Moi identifiés les uns aux autres au travers de cette douleur sidérante qu'a généré la barbarie. Cette foule est du côté de l'imaginaire pur. Cet imaginaire de la foule doit être travaillé pour passer de la souffrance de la foule à la souffrance de l'Un. Le moi s'est reconnu dans cet imaginaire commun mais une angoisse est apparue qui vient travailler chaque Un. Ce passage, ce travail ne peut se faire que grâce à la métaphore du signifiant du nom-du-père, c'est-à-dire grâce à l'acceptation du réel de la perte, à la reconnaissance que l'on est toujours identifié symboliquement à une absence. La castration traduit toujours une fiance, une confiance dans une absence. Il faut toujours une perte, perte dont la lettre est le témoin pour que s'instaure une raison. Evangile selon St Jean. A défaut du travail par la métaphore du signifiant du nom-du-père, toute cette tension émotionnelle collective va retomber comme un soufflet. Citation Amine Maalouf.

C'est pour cela que, comme le titre de l'annonce de cette matinée de travail l'indique je suis, comme Lionel, très sceptique lorsque je lis ce « je suis charlie »

